

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France.... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Les cinq brisques de blessures du général Gouraud



Avant de commander l'armée de Champagne, qui comprend les effectifs russes combattant sur le front occidental, le général Gouraud était à la tête des troupes françaises qui opéraient aux Dardanelles. C'est pendant son séjour en Orient que, au cours d'une inspection, il fut atteint par un projectile et blessé grièvement. Amputé du bras droit, il porte sur sa manche vide les cinq brisques qui évoquent ses glorieuses blessures.

Ce qui sera changé

Un des caractères les plus originaux du conflit actuel, c'est qu'il a présenté tout de suite des aspects spirituels. Aussi, aujourd'hui, les Alliés qui pensent à l'après-guerre songent à prolonger dans le domaine de l'esprit l'union scellée sur les champs de bataille. Tout dernièrement M. Edmond Gosse parlait, dans un très bel article de la *Revue des Deux Mondes*, de l'avenir, des relations intellectuelles de la France et de l'Angleterre.

Presque en même temps nous apprenions la fondation d'une Société Shakespeare « destinée à répandre chez nous la culture anglaise, en Angleterre la culture française, à préparer efficacement l'union des âmes en même temps que celle des énergies, sceller l'alliance franco-anglaise d'une chaîne indissoluble ».

Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que Shakespeare devint à la mode dans les années qui suivront la guerre. Au lendemain des guerres de l'Empire, son œuvre occupait tellement les esprits que Stendhal écrivit, en 1823, son *Racine et Shakespeare*, qui a conservé la réputation d'une sorte de manifeste du romantisme comme le comprenait Stendhal. Celui-ci préconisait la nécessité d'une littérature nouvelle et il écrivait : « Jamais peuple n'a éprouvé dans ses mœurs et dans ses plaisirs de changement plus rapide, plus total que celui de 1780 à 1823, et l'on veut nous donner toujours la même littérature. »

Il est bien probable qu'on pourra demain, en présence du monde nouveau qui sortira du conflit actuel, écrire une phrase semblable.

J'ai rencontré dernièrement un ami fort lettré, jeune officier qui a connu les nuits et les jours bouleversés de Verdun. Il goûte davantage aujourd'hui les images de Dante, mais il m'a confié qu'il s'était ennuyé à des spectacles parisiens qui l'avaient amusé avant la guerre. Il revenait à Paris l'esprit encore hanté par d'effroyables visions. Il m'a conté, comme le savent ceux qui viennent de là-bas, en quelques mots qui ne disent que l'essentiel, la tragique nuit d'une cagna dans laquelle, après une action sanglante, avaient été transportés, à l'abri du bombardement, des blessés gravement atteints. Le chirurgien et les infirmiers allaient de l'un à l'autre au milieu des plaintes, un aumônier pourvoyait aux soins des âmes. Et voici que pour ajouter à cette désolation une vague de gaz asphyxiant est signalée. Déjà s'insinue l'étrange odeur. Alors l'aumônier, les chirurgiens, les infirmiers courent aux masques, en munissent les blessés et eux-mêmes, et le chirurgien continue d'opérer, les infirmiers de panser, l'aumônier d'absoudre. Mais dans cette cagna éclairée par des chandelles ou de pauvres lumignons et pleine de gémissements, tous ces hommes si douloureusement humains s'appraissent soudain les uns aux autres avec des têtes de bêtes monstrueuses.

Ce même jeune officier avait assisté un soir à un dîner d'officiers anglais au lendemain d'une grande journée de la Somme. Il y avait là de grands coureurs d'aventures qui avaient combattu en Afrique, chassé les fauves de la jungle avant de venir se battre contre l'Allemand. Chacun d'entre eux racontait aux autres le fait qui l'avait le plus frappé dans sa vie de soldat à travers le vaste monde. Mon ami entendit les récits les plus extraordinaires. Cependant le plus âgé de ces officiers était resté jusqu'alors silencieux. Il parla le dernier et chacun attendait de lui le récit le plus héroïque sinon le plus merveilleux. Et il dit simplement : « Ce qui m'a le plus frappé dans ma longue vie, c'est le spectacle que m'a offert la femme française pendant cette guerre, car elle sut conserver sa grâce dans la douleur et jusque dans les travaux les plus durs de la ville et des champs que lui a imposés le départ des hommes. »

Et mon ami ajouta : « Ce jour-là, j'ai mieux compris, mieux aimé encore, s'il est possible, notre pays. »

On pense bien qu'aux hommes qui auront assisté à de tels spectacles, qui auront entendu de telles paroles, à ceux qui auront connu les nuits d'angoisse et de terreur, surmontées au fond de leurs trous d'obus, à ceux qui auront franchi à Verdun tous les cercles de l'enfer, à ceux qui auront médité longuement durant les interminables nuits, froides et humides, des tranchées, à ceux qui auront connu les déchirements des séparations qui seront peut-être éternelles, les inquiétudes des nuits et des longs jours loin de ceux près de qui ils furent heureux, à ceux qui auront consenti à l'acceptation, de chaque minute, de la mort, à tous ces frères héroïques et douloureux, il faudra autre chose que les comédies de l'adultère et des vaudevilles de maris bernés. Et ceux qui, au retour, écriront, ne pourront plus raconter d'aussi pauvres histoires. Voici pourquoi il y aura demain la possibilité d'un autre pathétique que celui

d'avant la guerre, et il faudra aussi d'autres ridicules pour faire rire, car si la sottise est, n'en doutons pas, éternelle, même la sottise de demain sera différente. C'est pourquoi nous n'aurons jamais été mieux prêts à pénétrer dans la formidable forêt shakespearienne dont tant de coins nous font rejoindre notre moyen âge et l'Italie, dans une atmosphère de poésie celtique qui établit, avec nos amis les Anglais, nos liens spirituels.

En tout cas, personne ne songera plus à opposer notre Racine à Shakespeare. Tandis que Shakespeare sera joué chez nous, Racine, Corneille et Molière seront joués en Angleterre pour y faire aimer nos « grandes vertus classiques ». Et personne n'ignore plus que ce sont ces vertus de notre race que nos soldats auront défendues, en défendant notre sol : vertus faites de mesure, de grâce, de sobriété ; vertus qui ont présidé à la formation de la femme française qui fait l'admiration du vieil officier anglais ; vertus sans la présence desquelles il n'y a pas d'œuvres françaises viables, et qu'il faudra retrouver demain dans celles que nous inspirera le spectacle tourmenté du monde nouveau pour qu'y apparaisse, sous des apparences renouvelées, le visage inchangé de l'homme éternel. Ce qu'il faudra demander demain à nos écrivains, ce n'est pas qu'ils imitent le grand poète anglais, mais qu'ils étudient le monde dans lequel ils vivent comme le grand Will s'est étudié le sien, et sachent l'exprimer avec des qualités françaises.

Georges Le Cardonnell.

Ce que l'on dit

En attendant...

On a appris tout récemment que le roi Constantin remplissait Larissa d'une nombreuse garnison. Pour la défendre contre une invasion de Bulgares arrivant de Macédoine ? A la façon dont le feu Bulgareothone a laissé prendre à ceux-ci Drama, Roupel et Cavalla, cette hypothèse est de la dernière improbabilité !

Mais il nourrissait peut-être un remords à l'égard de cette cité, célèbre déjà par deux vers de Racine :

*Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Osa-t-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?*

s'écrie le bouillant Achille dans Iphigénie. En 1897 le roi Constantin, alors diadoque, la livra aux Turcs

J'assistai à ces événements et j'en puis porter témoignage : Larissa fut prise par un raid de cavalerie ottomane. C'était pourtant une ville fortifiée par une enceinte à la Vauban qui la mettait à l'abri de toute attaque brusquée. Mais le diadoque Constantin n'avait même pas songé à faire dresser les ponts-levis. Sa seule précaution

Mais les Turcs entrèrent comme dans un moulin et si brusquement qu'il redouta sans doute de les rencontrer dans les rues : ayant sauté dans ce carrosse, il continua au grand galop sa route jusqu'à Pharsale, qu'il évacua également quelques jours plus tard,

Le chef de ces raids de cavalerie turque était un colonel nommé Hassan (bey ou pacha, je ne me souviens plus). Je le trouvais assez fréquemment, le matin, en train de faire sa toilette à l'aide de brosse somptueuses qu'il tirait d'un magnifique nécessaire, aux armes du diadoque : « C'est le quatrième que je lui prends, disait-il. Il devrait bien me laisser quelque chose de plus portatif. Ces machines-là sont encombrantes ! »

Pierre Mille.

On va bientôt presque autant s'occuper du Métro que du front...

Les Parisiens, somme toute, ont bien raison de se défendre par la voix des journaux, si la compagnie a ses raisons de vouloir augmenter le prix des places.

La vie est assez chère pour que les ouvriers et les petites gens ne paient pas davantage. Laissons aussi les premières au prix où elles sont.

Mais étant donné que ces premières regorgent de monde, et surtout de monde chic, notamment à la sortie des théâtres, lorsqu'on ne peut avoir de voitures, la compagnie ne trouverait-elle pas son avantage à créer, à l'exemple de certaines lignes de tramways

des trains supplémentaires de nuit, à tarif augmenté, et que bien des gens seraient heureux de trouver ?

Alexei-Alexeévitch Broussilof, le général commandant en chef des armées russes du front sud, dont l'énergie et la valeur stratégique viennent d'être mises en pleine lumière par la récente offensive de nos alliés, est adoré de ses soldats.

Non qu'il cherche à se rendre populaire par ces attitudes qui obtiennent facilement la faveur des masses : il est rude, sec, d'une sévérité qui va parfois jusqu'à une sorte de dureté.

Mais il prêche d'exemple : pendant les dix-huit premiers mois de la guerre, il n'a pas quitté l'armée. Pas un seul jour, il n'a pris congé pour aller voir les siens.

Une fois, sa femme vint au quartier général : au bout de deux semaines, le général lui dit qu'elle devait retourner à Moscou.

L'entourage de Broussilof, tout au plaisir d'une diversion agréable, insista discrètement pour que la femme du chef prolongeât sa visite de quelques jours : le général se montra inflexible :

— Pas de prolongation, à aucun prix ! déclara-t-il. Le règlement ne permet pas aux femmes d'officiers de venir passer plus de quinze jours auprès de leurs maris ; il est obligatoire pour tous les *praporchtchiks* et les sous-lieutenants ; je dois, moi, commandant de l'armée, m'y soumettre le premier.

Et Mme Broussilof repartit le soir même.

Allons ! ça va ! Le correspondant d'un journal hongrois à Berlin informe ses lecteurs que le kaiser, fidèle à ses habitudes d'avant-guerre, vient d'établir, pour le 15 octobre, la liste de ses présents de Noël.

Il enverra au président Wilson un livre, avec une lettre autographe exprimant à la fois ses souhaits de Noël et ses vœux du premier de l'an. La lettre à M. Wilson sera écrite en anglais. En anglais ! Cela fera grincer la plume impériale.

Guillaume II enverra, de même, des lettres autographes au roi d'Espagne, à la reine de Hollande, au roi de Suède, à l'explorateur Sven Hedin, à l'empereur d'Autriche, au roi de Bulgarie, au Sultan, à Enver pacha, au maréchal Hindenburg.

Le pape recevra un livre de théologie, avec une dédicace impériale.

Le kaiser osera-t-il renouveler, dans cette dédicace, son monumental parjure : « Devant Dieu et devant les hommes, je n'ai pas voulu cette guerre » ?

DIVERGENCES

Du boudoir au fumoir

Les perles. — L'homme les recueille quand elles tombent de la bouche d'une étourdie ; l'étourdie, pas si bête, les met à son cou.

L'art. — L'homme le nie ou avec effort s'élève jusqu'à lui ; la femme le fait servir à son agrément. Au demeurant, l'artiste y consent.

La justice. — L'homme en a le sentiment de naissance ; la femme y parvient par la discipline.

L'indulgence. — L'homme et la femme la cultivent par vertu : le premier pour se garder d'un excès de justice ; la seconde pour arriver à la justice. — L. L.-M.

Les troupes du général Sarrail sont aux abords de Sérès. Nous apprendrons peut-être bientôt qu'elles y sont entrées. S'il est des archéologues dans les rangs des vainqueurs — et on dit qu'il y en a, qui ont même fait déjà de remarquables trouvailles dans le sol bouleversé de la région — ils ne manqueront pas d'étudier, en passant, certain pan de rempart qui évoque d'autres temps belliqueux.

Assez bien conservé, subsiste, en effet, à Sérès (ancien Sirrhac ou Siris), un mur de défense construit par les soldats de Xerxès. Et ce n'est pas d'hier.

Et il ne serait pas banal que sur ces antiques pierres, d'où s'éloigna à regret le barbare de 465 avant Jésus-Christ, lors de sa retraite, fût dressée une stèle où les Alliés écriraient, en caractères profonds : « D'ici fut chassé le Bulgare Ferdinand, le barbare de 1916. »

C'est dans un département du Midi. Un caporal, qui garde des prisonniers allemands sur la route, s'aperçoit tout à coup que l'un d'eux vient de prendre la poudre d'escampette. Il ne peut être loin : il était là dix minutes auparavant.

Passé une escouade de soldats français, conduite par un sergent. Celui-ci décide : il surveillera les prisonniers et le caporal, avec quelques hommes, battra la forêt alentour.

On part et, une heure après, le fugitif est ramené. Alors, le « cabot », triomphant, désignant l'Allemand :

— Je l'ai, mais soyez sûr, il ne filera plus. Je me le suis bien promis en partant : « Si je le repère, je le reperdrai pas ! »

Le Veilleur.

Carnet d'un reporter

Dans un tank

Le commandant Hills sourit : c'est-à-dire qu'il pinça un peu plus sa pipe entre ses incisives d'or, écarta les lèvres pour me montrer ses gencives bien rouges. Et le commandant Hills me dit :

— Vraiment, vous avez à ce point la nostalgie de Luna-Park? Vous voulez faire de la montagne russe. Well : si vous me promettez de ne pas être sujet au mal de mer, on va vous blinder.

Je promis. Le commandant Hills sourit davantage : on me blinda. Je veux dire que l'on me mit sur la tête une sorte de turban de caoutchouc et qu'on m'enveloppa, comme un ballot pour l'exportation, dans une demi-douzaine de peaux de moutons, coudes et genoux compris.

Après quoi on m'emmena voir le bébé.

Ah! ce n'est pas du tout ce qu'on s'imagine.

Il y a évidemment des tanks de différentes sortes : des tanks à éperon; des tanks sans éperon; avec ou sans tourelles; à rails sans fin; à roues ou même sans roues, plus exactement sans jantes, marchant sur leurs rayons comme sur des échasses tournantes, ces rayons pouvant se détacher en cas de besoin et immédiatement être remplacés par d'autres rayons se trouvant soit dans l'intérieur du premier, soit appliqués contre les suivants; il y a des tanks peints en bleu-horizon, en gris ou en camouflé; il y a des tanks caméléons qui peuvent changer de couleurs selon le temps. Il y a des tanks qui avancent en zigzaguant, d'autres en rampant, les uns de biais, les autres de profil. Il y en a même qui tournent sur eux-mêmes en faisant des culbutes complètes et ne peuvent tirer qu'une fois arrêtés.

Heureusement le tank dans lequel je devais monter n'était pas de ceux-là; non : on aurait dit un énorme tampon-buvard qui dresserait un de ses becs en l'air et qui serait recouvert d'un joli petit toit comme une maison de campagne.

Le commandant Hills m'expliqua avec sa pipe que ce bec ne s'ouvrait jamais, mais que par contre, monté sur un essieu mobile, il avait la faculté de se lever et de s'abaisser. Autour de toute la machine, bec compris, couraient deux sortes de courroies zébrées de zigzags et qui vraisemblablement devaient s'accrocher au sol et faire avancer le tank.

Un petit canon sous le petit toit, une mitrailleuse dans chacune des demi-tourelles accrochées aux flancs du vase. C'est tout.

— En voiture, dit Hills.

Le mécanicien entra par un trou; deux hommes grimperent jusque sous le petit toit et disparurent en sifflant l'air de :

Elsie has a glad eye for me !

You !!!

Elsie has a glad eye for me...

Je pris le même chemin que les hardis garçons : le toit se referma sur moi.

— Lay down and still.

Je n'eus qu'à me coucher de tout mon long. Après quoi le hardi garçon qui venait de m'indiquer cette place marcha confortablement sur moi en allant à ses occupations.

Tout à coup je me sentis trépidant, comme si l'on m'avait couché sur la plate-forme de Bastille-Madeleine, puis jeté sur le côté, puis encore, avec, si j'ose dire, des hauts et des bas, la boîte à mitraille m'enfonçant ses angles dans les flancs.

Cela dura longtemps, le hardi garçon marchant sur moi de plus en plus, et de moins en moins précautionneux. Je ne l'entendais point, mais j'aurais parié que la chanson d'Elsie s'était transformée en une série de jurons qui lui auraient valu une forte amende, prononcés dans une rue de Québec, sa ville natale.

J'en augurais que le tank ne voulait pas partir et que j'avais raté mon reportage.

Les Anglais sont des gens têtus. Ils ne sont pas bretons pour rien. Les essais durèrent bien encore une forte demi-heure pendant laquelle je me récitais du François Coppée, après quoi la trépidation cessa, le toit s'ouvrit, mon compagnon de bord me donna un dernier coup de pied pour s'aider à gagner le toit, et j'entendis la voix du commandant Hills me demander :

— Well! Are you sleeping?...

Je fis un des plus terribles efforts de mon existence, je mis la tête hors de ce que j'avais immédiatement baptisé « leur machine à bluff »...

... Si je ne l'avais vu, je ne pourrais vous le raconter; le tank était installé sur un nœud de tranchées, à un kilomètre et demi de l'endroit où j'avais embarqué. Il y avait autour de lui des gens couchés dans toutes sortes de positions, sans aucun souci de l'esthétique. Et derrière la machine, un sergent irlandais commençait à faire numéroté une file de gailards à tête rasée que le commandant Hills m'assura, pipe aux dents, être des prisonniers meeklembourgeois...

A ce moment le canon tonna plus fort. J'entendis un grand bruit de vaisselle cassée à côté de moi. En m'éveillant j'avais fait choir le service à thé.

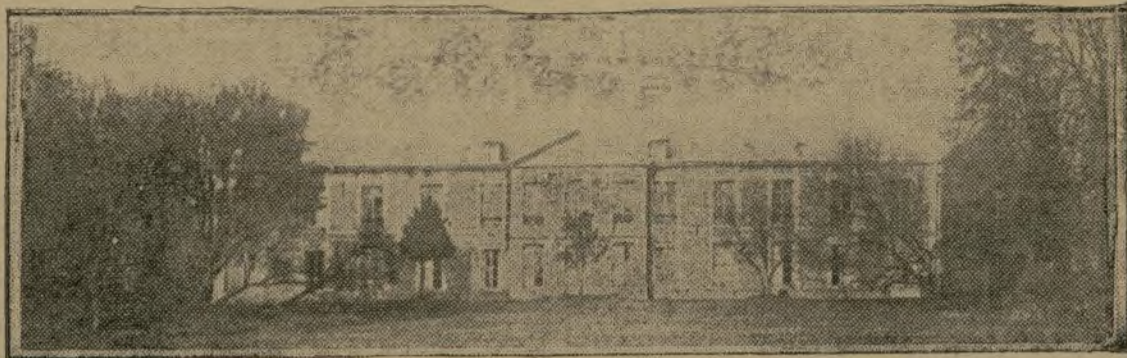
— Really, you were sleeping... constata, la pipe immobile, mon ami le commandant Hills qui m'avait endormi avec ses histoires de tanks...

Michel Georges-Michel.

LA SITUATION MILITAIRE

NOUS PRENONS PIED DANS SAILLY-SAILLISEL

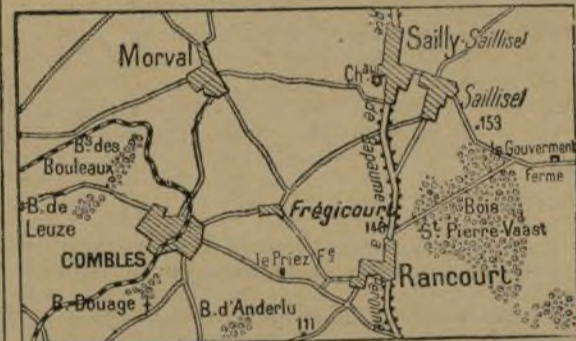
Attaques locales en Transylvanie



Le château de Saily-Saillisel.

Le village de Saily, où nous avons pénétré la nuit dernière, est bâti en bordure de la route de Péronne à Bapaume et se relie, par un chemin transversal, au hameau de Saillisel, qui s'étend, à un kilomètre vers l'est, jusqu'à la légère dépression qui sépare la croupe de Saily de la cote 153. A trois kilomètres au nord de Saily, sur la même route, on rencontre le village du Transloy, agglomération beaucoup plus considérable, qui fait face à Lesbœufs et à Gueudécourt. Une tranchée continue, doublée sur presque tout son parcours d'une seconde tranchée, couvre Saily, Le Transloy et l'espace intermédiaire.

Avant le début de notre offensive sur la Somme, les villages étaient les principaux cen-



tres de résistance de l'ennemi. Les terribles effets de notre artillerie lourde sur voie ferrée l'ont contraint à changer de méthode. Un village est, en effet, un but facile à repérer, et un seul de nos gros obus suffit à éventrer une maison, ou même un groupe de maisons, de fond en comble. Seuls les souterrains sont utilisables, et les villages qui se prêtent au creusement de souterrains sont ceux qui ne se trouvent pas dans les bas-fonds et dont le sous-sol

est résistant. Tel est le cas de Saily et du Transloy. Il faut donc s'attendre à de durs combats pour la conquête de ces deux villages, dont la chute entraînerait le débordement de Bapaume par le sud-est.

L'ennemi a tenté des contre-attaques au nord de Thiepval, vers la redoute Schwaben, et au sud de la Somme, vers le bois Saint-Eloy, qui se trouve devant Villers-Carbonnel, au nord de la route d'Estrées. Tous ses efforts sont restés vains. La progression des Anglais en avant de Thiepval menace Grandcourt. Notre progression vers Villers-Carbonnel commence à déborder Barleux. On voit que l'offensive franco-britannique, de part et d'autre de la Somme, ne se développe pas par le système brutal des attaques de front, mais par une série d'enveloppements qui tournent les obstacles trop difficiles à aborder directement. C'est ainsi que sont tombés Maurepas, Combles, Thiepval. Notre méthode, à l'usage, s'est perfectionnée; les résultats en sont certains, pourvu que notre effort se soutienne, et nous avons les moyens non seulement de le soutenir, mais d'en accroître de semaine en semaine, de mois en mois, la puissance et l'étendue.

En Transylvanie, l'ennemi continue à disséminer son action sur toutes les passes des montagnes, depuis celle de Dorna-Vatra jusqu'à celle de Vulcan. Il a gagné un peu de terrain à Dorna-Vatra et plus au sud, à la tête de la vallée du Buzeu. Il en a perdu entre ces deux points, vers la vallée de l'Oituzu, ainsi que sur le front du sud, au défilé de la Tour-Rouge. Ces engagements locaux n'ont nullement le caractère de la grande offensive annoncée. Quant à la Dobroudja, le calme y règne.

C'est au tour de la Roumanie de bénéficier de la solidarité des fronts de combat.

Jean Villars.



Les journaux italiens se plaignent que les prisonniers autrichiens soient traités avec une bienveillance excessive, et le Numero, de Turin, oppose, dans le dessin que nous reproduisons, les fameuses prisons autrichiennes que connut Silvio Pellico avec l'hospitalité fastueuse offerte aujourd'hui par l'Italie aux soldats de François-Joseph.

Ayuntamiento de Madrid

Dix sous-marins sont partis, d'autre part, de Cuxhaven et de Wilhelmshaven depuis les premiers jours d'octobre. Ils se trouveraient à l'heure actuelle dans l'Atlantique, avec mission de former une ligne de barrage à tous les bâtiments se rendant en Europe. On espère, en Allemagne, qu'ils causeront d'ici peu « d'épouvantables dégâts ».

Ces sous-marins ne se ravitaillent pas sur les côtes de l'Amérique, comme on paraît le croire; quelques transports loués chez des neutres par des Germano-Américains pourvoient à leur ravitaillement à des endroits convenus et à des époques déterminées.

Constantin, Lambros et Venizelos

Les Alliés devant les trois éléments de la politique grecque.

Les Alliés sont entrés en rapports avec le ministère Lambros, qui s'en réjouit et s'en félicite : M. Lambros a évidemment le désir de couronner par les satisfactions du pouvoir une carrière consacrée à l'archéologie. Instruit par le précédent de M. Calogeropoulos, il a fait, pour rester ministre, ce qu'il convenait de faire. Il a enlevé à son cabinet toute allure et tout caractère politiques. Il s'est donné pour unique mission d'expédier les affaires courantes. Dans ces conditions, il n'y avait pas de raisons pour que l'Entente l'ignorât.

Il y avait même des raisons justes et sérieuses en faveur de la solution qui a été adoptée.

Comme nous l'avons dit depuis le début de cette crise, les Alliés suivent en Grèce une ligne de conduite invariable. C'est la Grèce qui est trop souvent illogique, et non pas eux. Cette fois encore, l'Entente est fidèle à son programme. Veut-elle peser sur la liberté des Grecs ? Pas du tout. La preuve en est que, un gouvernement existant à Athènes, ayant pour lui le fait et la légalité, elle le respecte et négocie avec lui. Que demain la légalité et le fait passent du côté du gouvernement de M. Venizelos, qui n'est encore que « provisoire », et les Alliés n'auront à changer ni de principe ni d'attitude.

C'est pourquoi la presse germanophile d'Athènes se trompe lorsqu'elle essaye de représenter comme une espèce de succès pour les idées de M. Gounaris les conversations de M. Guillemain avec M. Lambros. Si nous causons avec M. Lambros, ce n'est pas pour lui faire plaisir, ce n'est pas que nous ayons en lui une confiance exagérée et imprudente. C'est parce que notre politique même nous le conseille. Les garanties que l'amiral Dartige du Fournet a exigées ont besoin d'un répondant et d'une caution : puisque M. Lambros est disposé à remplir ce rôle, eh bien ! va pour M. Lambros ! Il faut qu'il y ait quelqu'un, en Grèce, à qui nos réclamations s'adressent et dont la responsabilité soit engagée. C'est à cette condition que notre contrôle fonctionnera avec sûreté et avec aisance.

Telles sont les raisons pour lesquelles l'Entente accepte le ministère Lambros. Tel est le terrain sur lequel elle se place par rapport à lui. Car il y a encore beaucoup à faire, en Grèce, pour les Alliés. Il y a encore une surveillance attentive et de tous les instants à exercer.

Le coup de tête de Larissa, médité par le roi et empêché juste à temps par les mesures de l'amiral Dartige du Fournet, constitue un avertissement sérieux. On vient de s'apercevoir que, le 2 octobre, le journal bulgare le *Preporets* avait conseillé au roi Constantin de se retirer avec ses troupes fidèles en Thessalie et d'y former un camp retranché en attendant que l'Allemagne et la Bulgarie vinssent le « délivrer ». Ainsi, c'est le plan suggéré par Sofia que le roi de Grèce et son état-major germanophile ont tenté de réaliser. La complicité avec nos ennemis ne pouvait être prouvée plus clairement.

On se demande, après cela, ce qu'il adviendra de la Grèce. Il serait téméraire de faire des prophéties, et c'est pourquoi il semble bien que les Alliés, tout en se tenant sur leurs gardes, ont adopté le parti le plus sage vis-à-vis des affaires intérieures de ce malheureux pays. Dans la réalité, il y a aujourd'hui trois éléments en présence : le roi et son entourage, le ministère Lambros, étroitement contrôlé par nous, et le gouvernement provisoire de M. Venizelos, qui a toutes nos sympathies. Comment la Grèce sortira-t-elle d'une situation aussi compliquée ? Après tout, c'est son affaire. Mais peut-être pense-t-elle, hélas ! comme le héros de la fable : « D'ici là, le roi, l'âne ou moi nous mourrons. »

Jacques Bainville.

Où éclate la nécessité du contrôle de la police

ATHÈNES, 16 octobre. — Les cercles officiels sont de nouveau très affairés.

Le Conseil de Cabinet a été interrompu samedi soir par M. Guillemain, ministre de France, qui, après la visite que sir Francis Elliott, ministre de Grande-Bretagne, avait faite à M. Lambros, venait conférer, lui aussi, avec MM. Lambros et Zolocostas. L'entretien dura une heure et demie. La séance reprit ensuite et les délibérations furent très longues.

M. Lambros a déclaré, plus tard, que la con-

sation avec M. Guillemain avait été des plus amicales et qu'une base a été trouvée pour la discussion ultérieure des questions importantes en cours. M. Lambros rendit ensuite visite au roi.

Il s'agit vraisemblablement de la question de contrôle par les Alliés de la police et des chemins de fer à Larissa.

On croit comprendre que le contrôle ne sera pas fictif, mais réel, afin de placer la police sur une base sérieuse pour assurer l'ordre public et permettre à tous les citoyens d'exprimer librement leur opinion, en d'autres termes, pour empêcher l'influence que les partis politiques exercent dans l'administration et la police.

La nécessité de ce contrôle a encore été démontrée par un incident fort regrettable qui s'est produit hier matin.

Le roi devait passer en revue, sur le champ de Mars, les officiers et les équipages de la flotte.

A partir de dix heures, une foule nombreuse, ayant à sa tête des réservistes, s'était rassemblée sur l'emplacement de la revue.

Dans cette foule se trouvait également un nommé Vassilion, connu pour ses opinions vénizelistes. Des réservistes le rouèrent de coups et on dut le transporter à l'hôpital. On a des craintes sérieuses pour sa vie. Diverses personnes qui avaient voulu intervenir subirent le même sort. Une d'entre elles a été grièvement blessée à la tête par un coup de sabre que lui porta un officier. Une panique en résulta.

A la suite de cet incident, la revue a été renvoyée au lendemain.

Le roi, mis au courant, n'est pas venu.

Le chant ge allemand et la Suisse

Les répercussions de la convention économique du 29 septembre.

Les pourparlers germano-suisses qui ont abouti à l'accord économique du 29 septembre sont susceptibles d'exercer des répercussions qu'il est impossible de ne pas signaler.

En premier lieu, la Suisse romande a cru devoir se plaindre d'avoir été écartée de ces négociations, de n'y avoir eu aucun représentant, d'en avoir ignoré la marche et peut-être les clauses secrètes. Cette face de la question est, bien entendu, une question de politique intérieure qui regarde que nous voisins.

Mais, par la force des choses, tout débat sur le ravitaillement et les échanges entre l'Allemagne et la Suisse intéresse les Alliés. Les Allemands le savent si bien que, depuis l'affaire des compensations, ce sont les Alliés qu'ils cherchent à atteindre à travers la Suisse.

C'est ce qui ressort de la clause par laquelle l'Allemagne se déclare libre de diminuer ou de suspendre ses expéditions de fer et de charbon en invoquant les « conditions créées par la guerre », c'est ce qui ressort aussi de la clause par laquelle elle interdit à la Suisse l'exportation du matériel de guerre fabriqué, même en partie, avec des produits ou à l'aide de machines d'origine allemande. La question qui se pose tout de suite est celle de savoir si la réciprocité est vraie et si les Alliés, à leur tour, se sont réservé la faculté d'arrêter des exportations qui, suivant le même principe, pourraient, directement ou indirectement, favoriser le ravitaillement de l'Allemagne. Car une simple tablette de chocolat au lait des Alpes, avant d'entrer dans un estomac allemand, a besoin que le chocolatier ait reçu du cacao, la vache du fourrage et le vacher de la farine, toutes choses qui arrivent par les chemins de fer français.

Il est clair que l'Allemagne cherche à effrayer la Suisse, à la tenir à sa discrétion — tout en lui faisant payer aux plus hauts prix son charbon et son fer. Si le gouvernement fédéral voulait voir les choses froidement, il ne se laisserait pas tromper par la menace que l'Allemagne a voulu suspendre sur sa tête. L'Allemagne ne fait plus tant de commerce extérieur et n'a plus tant de portes ouvertes. Qu'elle arrête ses exportations en Suisse et l'on verra à quels cours tombera le mark dont le change, en Suisse, n'est plus soutenu à peu près que par les exportations de ses minerais et de sa métallurgie.

Et puis qui sait si, dans ce cas, les Alliés ne trouveraient pas le moyen de faire en sorte que l'industrie helvétique reçoût les matières premières et le combustible qu'elle n'attend que de l'Allemagne ? Nous donnons déjà une preuve suffisante de bon vouloir, de capacité et aussi de fidélité aux engagements pris en fournissant nos voisins de tout ce qui leur est nécessaire en fait de céréales ! Pourquoi ne nous feraient-ils pas confiance pour autre chose encore ?

Le monde entier doit commencer à savoir que nous sommes plus loyaux, plus sincères et plus généreux que les Allemands. Mais ce que l'on doit savoir aussi, c'est que nous ne sommes plus du tout

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 16 Octobre (806^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nous avons pénétré hier soir dans le **VILLAGE DE SAILLY-SAILLI-SEL** et occupé les maisons en bordure de LA ROUTE DE BAPAUME, jusqu'au carrefour central.

L'ennemi a réagi très violemment; le combat continue.

AU SUD DE LA SOMME, nous avons repoussé une attaque allemande **AU BOIS SAINT-ÉLOI (SUD-EST DE BELLOY-EN-SANTERRE)**.

Calme relatif sur le reste du front.

LA GUERRE AÉRIENNE

Malgré le mauvais temps, nos avions ont livré sept combats, au cours desquels un appareil ennemi a été abattu.

23 HEURES.

SUR TOUT LE FRONT DE LA SOMME, grande activité réciproque d'artillerie. **AU NORD**, nous nous sommes consolidés dans la partie conquise de **SAILLY-SAILLI-SEL** malgré un vif bombardement ennemi.

AU SUD, nous avons repoussé une violente contre-attaque à l'est de **BERNY-EN-SANTERRE**; nous avons enlevé un petit bois et pris deux pièces de 210 et une de 77 **ENTRE GÉNÈRMONT ET ABLAIN-COURT**. Au cours de ces actions, nous avons fait 110 prisonniers, dont 4 officiers.

Dans le secteur de **LASSIGNY**, un avion allemand atteint par notre artillerie est tombé en flammes dans ses lignes.

Rien à signaler sur le reste du front.

Communiqué britannique

10 HEURES 40.

AU SUD DE L'ANCRE, un violent bombardement ennemi s'est poursuivi avec intermittence, cette nuit, sur notre front.

AU NORD DE COURCELETTE, une petite attaque à la grenade a été aisément rejetée de nos tranchées.

A LA REDOUTE « SCHWABEN », une attaque ennemie d'une importance plus considérable, précédée d'une violente préparation d'artillerie et soutenue par des lance-flammes, a été également repoussée avec de fortes pertes pour les assaillants.

Au cours de la nuit, des coups de main ont été exécutés avec succès sur les tranchées allemandes **AU NORD-EST D'YPRES**, **AU SUD-EST DE SAINT-ÉLOI**, ET **A L'EST DE PLOEGSTEERT**. Un certain nombre d'ennemis ont été tués et nous avons ramené des prisonniers.

Communiqué belge

Duel d'artilleries en divers points du front belge, vers **RAMSCAPPELLE**, **DIXMUDE** ET **STEENS-TRATE**.

Activité de lance-bombes dans la région de **BOESINGHE**.

Communiqué de l'emprunt

De plus en plus, le succès du deuxième Emprunt de la Défense Nationale s'affirme.

C'est ainsi qu'aux seuls guichets de la Banque de France, à Paris et dans les départements, le nombre des souscriptions a déjà dépassé cent vingt mille.

La Turquie et la Bulgarie sont vraiment bien informées !

LONDRES, 16 octobre. — Des télégrammes transmis à Berne de Constantinople et de Sofia annoncent que la publication des récentes déclarations de M. Lloyd George à l'United Press des Etats-Unis a été interdite en Turquie et en Bulgarie. (Radio.)

Curieuses révélations sur les régions e. vahies

Prochainement ;

Pour le Roi de Suisse!

DERNIÈRE HEURE

La lutte est acharnée en Volhynie

Les Russes repoussent des contre-attaques furieuses dans les Carpathes.

PÉTROGRAD, 16 octobre. — Communiqué du grand état-major :

Le 14 octobre, un aéroplane allemand a été abattu par le feu des canons russes près de la station de Brody. Les aviateurs ont été faits prisonniers.

Dans la région au nord de Korynitsa les combats continuent acharnés. De lourdes pertes ont été infligées à l'ennemi, dont les contre-attaques ont été repoussées, malgré l'usage des grenades asphyxiantes. Le colonel Kuriloff a été blessé pendant une de ces actions.

Dans la région de Zborov la lutte suit son cours avec vigueur.

Au nord de Stanislaw l'ennemi a tenté une sortie hors de ses tranchées, mais elle a été repoussée.

Dans la région de Korosmezo et de Kirlibaba, l'ennemi s'est livré à une attaque furieuse sans pouvoir obtenir le moindre avantage. 70 officiers et 1.170 hommes ont été faits prisonniers.

Au sud de Dorna-Vatra l'ennemi, renforcé, a pris l'offensive.

FRONT DU CAUCASE. — Rien d'important à signaler.

Le front des lacs est inondé

LONDRES, 16 octobre. — On télégraphie de Pétrograd au Daily Telegraph :

Des nouvelles de Riga annoncent que d'abondantes et persistantes pluies d'automne sont tombées, causant de graves inondations dans les basses régions et faisant déborder les lacs; les districts marécageux deviennent ainsi dangereux à parcourir.

Ces inondations rendent les mouvements pratiquement impossibles sur une large partie de la campagne; cela favorise les Russes, qui peuvent se livrer encore à des opérations secondaires de reconnaissance, pendant que les Allemands sont obligés de vivre dans des tranchées si profondément inondées en certains points qu'elles deviennent intenable.

Comment un sous-marin russe captura un transport turc

PÉTROGRAD, 16 octobre. — L'empereur a conféré la croix de Saint Georges au commandant du sous-marin Tulene, le lieutenant Kikitin, qui, comme l'a signalé le communiqué d'hier, captura près du Bosphore le grand transport armé turc Rodosto, jaugeant 6.000 tonnes.

Le lieutenant Kikitin, malgré le combat inégal et la supériorité de l'artillerie ennemie, manœuvra si habilement et tira avec une telle précision qu'une heure après le Rodosto fut complètement désarmé et prit feu. Le lieutenant Kikitin put sauver le commandant du transport, capitaine dans la flotte allemande, ainsi que tous les officiers, allemands et turcs, et la plupart des matelots tombés à la mer. Il envoya ses hommes à bord du transport qui réussirent à éteindre l'incendie et remorqua sa précieuse prise à Sébastopol.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 22 heures 30

Il se confirme que les pertes subies par l'ennemi au cours de ses attaques de la nuit dernière contre nos positions de la redoute de Schwaben ont été extrêmement élevées. Nous avons fait soixante-huit prisonniers, dont un officier, et n'avons subi que des pertes très légères.

Vers Neuville-Saint-Vaast, notre artillerie lourde et nos mortiers de tranchées ont effectué un bombardement systématique des lignes allemandes avec d'excellents résultats observés.

Hier, l'aviation a fait d'excellent travail en liaison avec l'artillerie. Un emplacement de batteries ennemies a été complètement détruit. Plusieurs autres ont été sérieusement endommagés. Des bombes ont été jetées avec succès sur une gare et sur un convoi à l'intérieur des lignes allemandes.

Sur le front de Macédoine

Les progrès anglais devant Sérès

LONDRES, 16 octobre. — Communiqué de l'armée britannique de Salonique. — Sur le front de la Strouma, nos patrouilles ont pénétré dans Bursak, d'où elles ont chassé les détachements ennemis.

Une attaque à coups de grenades a été faite avec succès contre le pont de Buk.

Aucun changement sur le front du lac Doiran.

Communiqué serbe

Le 13 octobre, des combats ont eu lieu sur tout le front sans qu'il se soit produit d'événements importants.

Nous avons fait 10 prisonniers dans les combats des derniers jours.

Près de Dobro Polje, nous avons pris une mitrailleuse, avec une certaine quantité de munitions et de pièces de rechange.

Bombardement de la gare de Pardovica

SALONIQUE, 15 octobre. — Dans la nuit du 13 au 14 nos avions ont bombardé la gare de Pardovica. (Radio.)

Le communiqué roumain

BUGAREST, 16 octobre. — FRONT NORD ET NORD-OUEST. — A Tulghes et dans la vallée supérieure du Bicaz, violentes actions d'artillerie; les attaques de l'infanterie ennemie ont été repoussées. Nous avons fait 40 prisonniers.

A Palanka et dans la vallée d'Uzer, action d'artillerie. A la frontière, nous avons repoussé les attaques de l'infanterie ennemie.

Dans la vallée de Oituzu, l'ennemi a attaqué violemment nos troupes, mais il a été repoussé par delà la ligne frontière.

Dans la vallée de Buzeu, actions légères; nous avons pris 80 prisonniers. A Table Butzi, l'ennemi nous a obligés à nous replier un peu vers le sud. A Bratocoa, situation inchangée.

A Predeal, les attaques de l'ennemi ont été repoussées avec de grandes pertes pour lui.

Dans la région de Rucarh, nos troupes résistent obstinément.

Dans la région de l'Olt, nous avons occupé Stana Glegomad, Ciocia Dobronudni et Ciocia Stricatulni. Aucune action dans la région de Jiu.

Dans la région d'Orsova, actions d'artillerie.

FRONT SUD. — Coups de feu tout le long du Danube. Dans la Dobroudja, nous avons repoussé à la baïonnette un poste avancé de l'ennemi à Carabaca.

Remaniement ministériel

LONDRES, 16 octobre. — On mande de Bucarest au Daily Mail :

M. Bratiano, président du Conseil, a décidé d'offrir aux chefs de l'opposition d'entrer dans le cabinet.

Des portefeuilles ont été offerts à MM. Take Jonesco et Marghiloman.

D'après une dépêche de Bucarest au Times, le roi Ferdinand aurait reçu mercredi en audience MM. Take Jonesco et Marghiloman.

Le communiqué italien

ROME, 16 octobre. — Commandement suprême : Sur toute la longueur du front, activité de travaux et actions d'artillerie.

Des combats entre détachements, à l'est de Ver-toibizza (Gorizia) et de la cote 208 (Carso), nous ont permis d'étendre la zone de notre occupation en faisant un certain nombre de prisonniers.

Une révolution pacifique au Japon

L'alphabet latin remplace l'alphabet national Tokyo, 16 octobre. — Le gouvernement japonais a décidé de remplacer les caractères nippons par l'alphabet latin. Une commission scientifique a été chargée d'établir une transcription rationnelle.

L'alphabet latin devra être enseigné, dès l'année scolaire 1917-1918, dans toutes les écoles du Japon.

[N y a quelque temps, Excelsior avait annoncé qu'une telle décision semblait devoir être prise par le gouvernement japonais, et en avait souligné l'importance.]

Le succès de l'emprunt chez les neutres

Par contre, le mark est plus bas que ja ais.

LONDRES, 16 octobre. — On télégraphie de Genève au Daily Express :

« Le nouvel emprunt français obtient un grand succès en Suisse. A Genève et à Lausanne, les souscripteurs se pressaient en foule dans les banques hier et avant-hier; il n'y avait aucune demande pour l'emprunt allemand. Les banques suisses, qui ont reçu d'importants dépôts de tous les pays d'Europe depuis le commencement de la guerre, souscrivent largement, car leurs clients ont foi dans la victoire des Alliés.

« Le mark est tombé hier à 91 fr. 60; c'est le cours le plus bas que l'on ait vu; il vaut en temps normal 123 fr. 45. La couronne est à 62 fr. (cours normal, 105 fr.).

Une terrible explosion sur 1 côte américaine

NEW-YORK, 16 octobre. — Une terrible explosion s'est produite à East-Machias (Etat du Maine).

On n'a encore reçu aucun détail à ce sujet, mais on croit, dans la région, qu'il s'agit de l'explosion d'un dépôt de munitions destinées aux sous-marins allemands.

[East-Machias, dans la baie du même nom, se trouve sur la côte de l'Etat du Maine baignée par l'Atlantique, près de Gueddy Head, l'extrême point nord-est des Etats-Unis, à peu de distance de la frontière du Canada.]

La fourragère est conférée au 31^e chasseurs

La fourragère a été conférée, par le général commandant en chef, au 31^e bataillon de chasseurs, commandant de Lalène-Laprade.

Pendant les journées des 3, 4 et 5 mars, s'est couvert de gloire en contre-attaquant, à plusieurs reprises, l'ennemi qui avait forcé une partie de nos retranchements du plateau de Notre-Dame-de-Lorette; lui a repris cinq lignes de tranchées successives et fait de nombreux prisonniers; a été retiré du feu après avoir eu 9 officiers, 58 sous-officiers, 643 hommes hors de combat. (Ordre général, 20 mars 1915.)

Corps d'élite qui a fourni, le 4 septembre 1916, un remarquable effort, enlevant dans un superbe élan toutes les organisations ennemies jusqu'à l'objectif assigné et prenant de haute lutte à l'adversaire 2 canons et 10 mitrailleuses.

S'est organisé rapidement sur les positions conquises, a repoussé toutes les contre-attaques de l'ennemi, faisant preuve d'une endurance et d'une énergie au-dessus de tout éloge. (Décision du général commandant en chef du 4 octobre 1916.)

L'évêque d'Arras est décoré de la Légion d'honneur

Le Journal Officiel publie ce matin un décret aux termes duquel Mgr Lobbedey, évêque d'Arras, est nommé au grade de chevalier dans la Légion d'honneur, à titre civil.

Voici la citation qui accompagne cette nomination :

« D'octobre 1914 à juin 1915 est resté à Arras au milieu des premières lignes françaises, sous un bombardement parfois très violent, se dépensant sans compter pour remplir son ministère, visiter nos soldats, inhumér les morts, pourvoir les ambulances, donnant à tous un magnifique exemple de calme, de sang-froid, d'énergie et du devoir pleinement accompli sous la menace immédiate de l'ennemi. »

DANS LA MARINE

Etat-major de l'armée navale. — Le contre-amiral Barnouin est placé dans la deuxième section du cadre de l'état-major général de l'armée navale.

Nomination. — Est nommé dans la première section du cadre de l'état-major général de la marine : au grade de contre-amiral (pour compter du 24 novembre 1916), le capitaine de vaisseau Mercier de Lostenda.

Légion d'honneur. — Sont inscrits au tableau spécial de la Légion d'honneur : commandeur, le contre-amiral Barnouin; chevalier, le mécanicien principal de deuxième classe Hollet.

Avec une persévérante ténacité, nos troupes du Nord préparent la trouée



LA RECHERCHE DES BLESSÉS

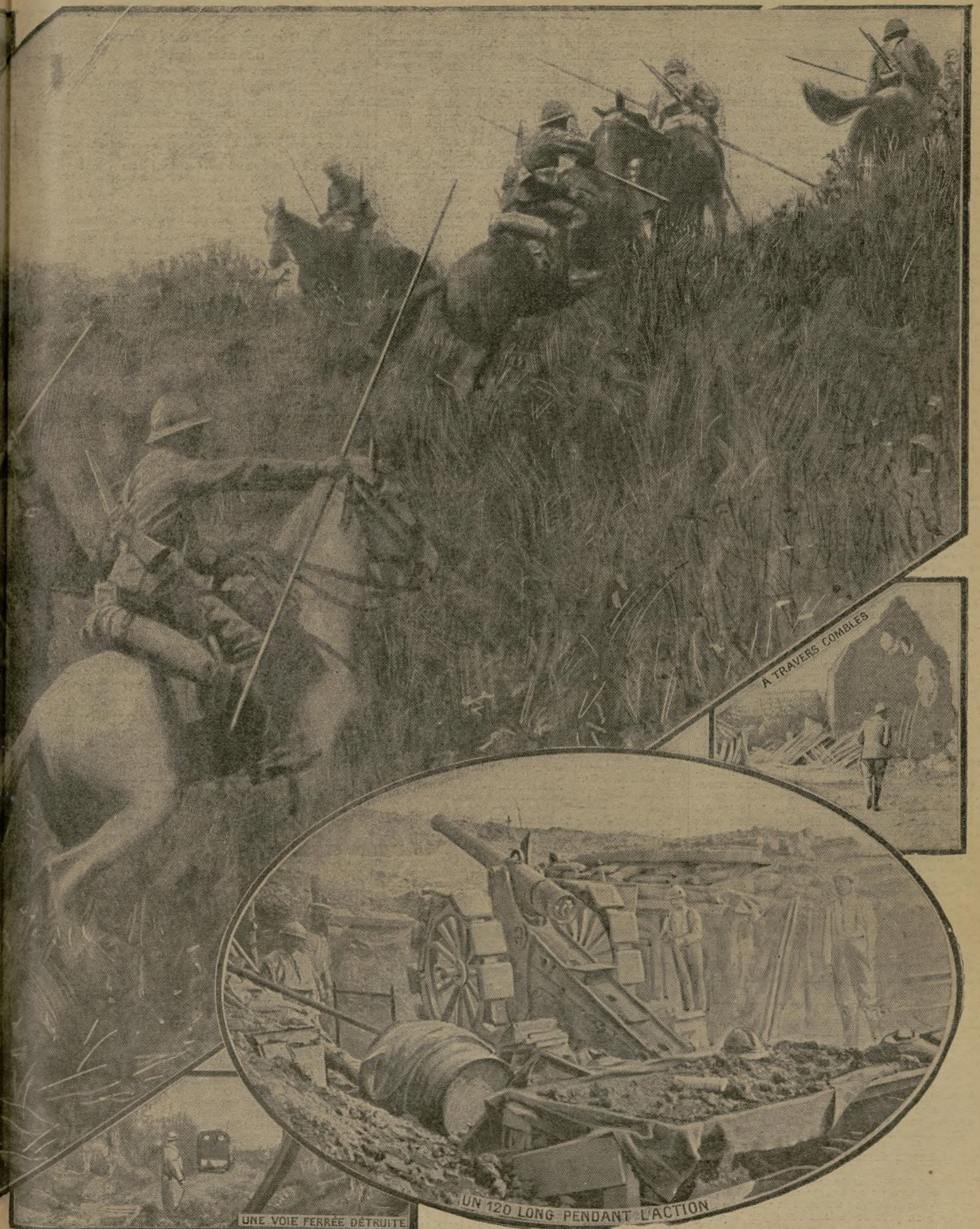
ASPECT DE LA GRANDE RUE D'UN VILLAGE PRÈS DU FRONT



UNE PIÈCE EN BATTERIE



CAVALIERS ESCALADANT UN TALUS



A TRAVERS COMBLES



UN 120 LONG PENDANT L'ACTION

UNE VOIE FERRÉE DÉTRUITE

Malgré un temps très défavorable, les troupes franco-britanniques poursuivent, au nord et au sud de la Somme, leur action offensive. Notre artillerie, toujours très active, contrebate efficacement le feu de l'ennemi, dont l'intensité s'est accrue. Aux dernières nouvelles, nos soldats ont réussi à pénétrer dans le village de Sailly-Saillisel, alors que les Anglais ont repoussé d'énergiques

tentatives faites par l'ennemi sur un point dit redoute Schwaben. Pendant cette action simultanée de l'artillerie et de l'infanterie, notre cavalerie, à l'arrière, s'entraîne en des exercices constants, dans l'attente des jours où liberté lui sera donnée de galoper, l'arme au poing, sur les plaines du Nord français, à la poursuite de l'ennemi.

Les combats du 14 octobre

Notes d'un témoin militaire

L'action du 14 au sud de la Somme a été pleinement réussie. Il s'agissait, cette fois, d'enlever toute la première ligne allemande depuis la tranchée du Poivre, à l'est de Belloy, jusqu'au nord de Fresnes; plus au Sud, de s'emparer du bois de Fresnes, du hameau de Genermont et de la Sucrierie, pour venir border la voie étroite que les Allemands avaient établie entre Fresnes et Ablaincourt; de se raccorder enfin dans la partie nord-est de ce dernier village à nos positions récemment conquises.

Le bois de Fresnes, le hameau de Genermont et la Sucrierie constituaient des points d'appui très fortement organisés. La ligne de tranchée plus au nord, entre la tranchée du Poivre et le bois de Fresnes, était renforcée d'une série de petits ouvrages. Les Allemands avaient accru la garnison de première ligne et la tenaient en éveil, ainsi que les réserves prêtes à la secourir. Aussi notre avance dut-elle être très méthodique. Elle ne fut pas pour cela moins brillante; la destruction des défenses de l'ennemi ayant été complètement réalisée par l'artillerie, et nos barrages toujours liés à la progression de nos vagues d'assaut. Par contre, précisément à cause de ces destructions, l'ennemi dut s'entasser par groupes dans les portions de la ligne où des ouvrages semblaient devoir lui fournir encore un certain abri, ce qui fut la cause du nombre relativement élevé de prisonniers que nous fîmes.

A 13 h. 30, quand notre infanterie s'élança hors des tranchées, elle eut à franchir un sérieux barrage d'artillerie; mais elle le fit avec une telle décision et une si magnifique unanimité qu'elle aborda bientôt l'ennemi corps à corps et l'empêcha ainsi de tenter de nouveau d'entraver son élan.

Le temps était très défavorable à l'emploi combiné de l'aviation et de l'artillerie. Le « plafond », comme on dit en langage d'aviateur, n'était pas à plus de 600 mètres... Nos pilotes, nos observateurs remédièrent à cela par leur audace. Pour la première fois on vit un ensemble d'avions de chasse et de réglage opérer à des hauteurs de 200 à 300 mètres, et l'ennemi tenter de s'opposer à cet emploi nouveau de l'aviation en faisant à cette altitude un véritable barrage fusant analogue à celui qui s'exécute sur les vagues d'assaut de l'infanterie.

Ce fut en vain qu'il dépensa ainsi ses projectiles. Non seulement nos réglages sur les objectifs fixes du terrain s'exécutèrent comme à l'habitude, mais encore les nombreuses contre-attaques partielles qu'il tenta furent pour la plupart arrêtées par le canon avant d'avoir pu aborder nos lignes. Des réserves furent même saisies en marche et annihilées avant d'avoir pu entrer dans le combat, notamment au sud de Horgny, au sud de Fresnes et au sud de Genermont. Bien plus, nos aviateurs profitèrent de la faible altitude à laquelle ils volaient pour attaquer les troupes d'infanterie ennemie à coups de mitrailleuses.

Nous avons eu affaire à une partie de la 12^e division de réserve, à la 183^e division et aux deux régiments de la 44^e division qui n'avaient pas été engagés le 10. Cette dernière division, dont les deux régiments engagés le 10 avaient subi à cette date les pertes les plus grandes en tués et en prisonniers, a vu le 208^e de réserve, engagé le 14, subir le même sort. On peut estimer qu'elle est maintenant hors de cause pour quelque temps.

Huit cents prisonniers valides étaient déjà ramenés à l'arrière le 14 au soir. Depuis, le nettoyage de la position conquise a permis de porter ce chiffre à 1.100, dont 19 officiers.

C'est aux vaillantes troupes des généraux Marchand, Buat et de Bouillon que revient l'honneur de cette journée.

L'approvisionnement en pommes de terre

En exécution des instructions du ministre de l'Intérieur, le préfet de police vient d'instituer un troisième bureau de la deuxième division de la Préfecture de police un service chargé de recevoir et de centraliser les demandes que formuleront les négociants en pommes de terre en vue de faciliter les expéditions de cette denrée sur Paris. Ce service fonctionnera à partir d'aujourd'hui 17 octobre.

Les intéressés devront indiquer dans leur demande :

1. Le prix auquel ils se proposent de céder les pommes de terre au commerce de détail. Ce prix, établi gare Paris, devra permettre la vente au consommateur au prix de la taxe fixée par le préfet de police;
2. La gare expéditrice;
3. Le nom de l'expéditeur;
4. Le tonnage de la denrée à transporter.

Les quantités doivent être indiquées pour des wagons complets de dix tonnes.

Le frère du général Gouraud tombe au champ d'honneur

Le commandant Gouraud, qui vient de tomber glorieusement sur la Somme, frappé comme son chef, le général Girodon, était un de ces nombreux officiers de cavalerie passés dans l'infanterie pour se donner plus complètement.

Il était sorti de Saint-Cyr en 1895 et avait passé presque toute sa vie militaire dans l'est.

La guerre, à laquelle il s'était toujours préparé, le trouva capitaine. Commandant au 16^e dragons, il fit avec son escadron la Belgique et gagna sa première citation à l'arrière-garde, pendant la retraite, dans la forêt de Villers-Colterets; la deuxième à Steenstraete, Roulers et Staden, pendant la course à la mer.

Puis vint pour la cavalerie une longue période de repos et Pierre Gouraud passa, en mars 1916, au 132^e de ligne.

Bientôt chef de bataillon au 132^e, il conduisait son bataillon à Verdun et gagnait à sa tête sa troisième citation en repoussant la furieuse attaque du 23 juin, après laquelle le régiment tout entier fut cité à l'ordre de l'armée.

Le 16 octobre, le bataillon du commandant Gouraud avait, dans l'après-midi, enlevé une tranchée. Dans la nuit, le commandant parcourait la nouvelle position conquise, encourageant ses hommes, quand une balle, tirée de près, lui traversa le cou, le renversant mort.

Ce brave entre les braves a trouvé au milieu de ses chers soldats la mort qu'il avait affrontée si souvent, joyeusement, le sourire aux lèvres.

Faits divers

PARIS

Arrestation d'un meurtrier. — Dans la matinée d'hier, des inspecteurs du commissariat de police du quartier de la Salpêtrière ont arrêté, rue Pascal, le nommé Pierre Batifoulier, âgé de trente-neuf ans, qui, dans la courant de l'avant-dernière nuit, avait tué d'un coup de couteau une jeune femme, Léontine Langot, âgée de vingt ans, domiciliée rue du Château-des-Rentiers.

Pierre Batifoulier, amené à la Sûreté, a fait des aveux.

Terrible accident. — Vers 3 heures de l'après-midi, hier, l'apprenti Danhard, âgé de quatorze ans, se trouvait dans les ateliers de M. Denis, fabricant d'outils, rue Oberkampf, quand il fut happé par une courroie de transmission.

Le malheureux eut le bras gauche arraché, et c'est dans un état très alarmant qu'il a été admis à l'hôpital Saint-Antoine.

A la Morgue. — Le cadavre d'un homme paraissant âgé de cinquante-cinq ans environ a été repêché, hier, dans la Seine, à Epinay, derrière le dépôt des tramways.

On a trouvé sur le corps, qui a été conduit à la Morgue, un livret militaire au nom de Joseph Decarie.

Le feu. — Hier matin, à 7 heures, le feu s'est déclaré dans une soule à charbon, 60, rue du Faubourg-Poissonnière.

A midi seulement les pompiers s'étaient rendus maîtres de l'incendie.

DÉPARTEMENTS

La tempête dans la Méditerranée. — MARSEILLE. — Une violente tempête de vent nord-ouest souffle dans la rade, rendant la navigation difficile par suite de l'état de la mer, qui est démontée.

Plusieurs vapeurs venant d'Oran ont dû chercher un abri dans la baie de l'Estaque, en attendant une accalmie pour franchir les passes des bassins Nord.



Le buste de Miss CAVELL, qui vient d'être installé dans la salle de cours de l'hôpital-école qui porte le nom de la malheureuse infirmière anglaise assassinée par les Allemands dans la nuit du 11 au 12 octobre 1915. Cette œuvre est due au ciseau de sir George Frampton, chargé du monument qui sera élevé à Londres.

TRIBUNAUX

Rentrée solennelle de la Cour de cassation

Sous la présidence du premier président Baudouin, la Cour de cassation, toutes chambres réunies, a fait, hier, sa rentrée solennelle. Le procureur général Sarrut occupait le siège du ministère public. Tous les conseillers avaient revêtu la robe rouge et l'hermine.

Après que la Cour suprême eut procédé à l'installation du nouveau conseiller, M. Quercy, premier président de la Cour d'appel de Bordeaux, le conseiller Lombard prononça le discours d'usage.

Il adressa tout d'abord un hommage ému « à tous les soldats de France, champions du droit pour la paix réparatrice ».

Puis il prononça l'éloge des membres de la Cour décedés pendant l'année judiciaire : le président Tanon, les conseillers Maillet, Donarhe, Legris, Thibierge, Briot-Breuilh et Paul.

La cérémonie se termina par le renouvellement de la prestation du serment des avocats de l'Ordre présidé par M^r Henri Mornard.

Faux monnayeur devant les assises

Le 30 juillet dernier, boulevard de Strasbourg, était arrêté en flagrant délit d'émission de fausses pièces de un franc le nommé Maurice Fournier, maroquinier, 66, rue Mouffetard. Depuis plus de quinze ans qu'il fabriquait et émettait de la fausse monnaie, Fournier avait réussi à échapper aux recherches de la police.

Il avoua avoir ainsi fabriqué de la fausse monnaie pour pouvoir subvenir aux besoins de sa femme et de ses deux enfants, sa profession de maroquinier ne lui permettant que des gains insuffisants. Il comparait, hier, devant les assises de la Seine. Après plaidoirie de M^r Simon-Juquin, le faux monnayeur a été condamné à cinq ans de réclusion.

La "crise" du charbon

Un importateur de charbon, M. Roboyes, avait été amené à verser, par l'intermédiaire de M. R..., une somme de 5.000 francs à M. D..., docteur en médecine, attaché à la commission consultative au ministère du Commerce, pour obtenir les autorisations indispensables à l'importation de charbon anglais.

Devant le juge d'instruction, MM. R... et D... avaient protesté énergiquement contre l'accusation formulée contre eux.

Par défaut, la dixième chambre correctionnelle les a condamnés, hier, chacun à cinq ans de prison et 10.000 francs d'amende.

Les souvenirs des soldats tombés au champ d'honneur

M. François Canton, âgé de soixante ans, ancien commerçant de Montrouge, était depuis quelques mois livreur à la chocolaterie Salavin. A la gare Montparnasse, il déroba des colis adressés aux parents de soldats tombés au champ d'honneur. Il s'appropriait ainsi nombre de souvenirs chers aux familles des disparus : des montres, des médailles, des croix, etc.

Condamné par la huitième chambre correctionnelle à huit mois d'emprisonnement, François Canton faisait appel, hier, de ce jugement.

Après plaidoirie de M^r Poirionne, qui sollicita l'indulgence en arguant de la débilité mentale de son client, la Cour confirma la condamnation infligée en première instance, mais accorda le bénéfice du sursis.

SOUSCRIRE AU DEUXIÈME EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE C'EST FAIRE SON DEVOIR ENVERS LE PAYS

La victoire de la France est certaine, si chaque Français remplit son devoir de patriote.

On remplit son devoir, en temps de guerre, en combattant sur le front, en fabriquant des munitions, en réalisant des économies pour acheter de la Rente française.

Ceux qui ne combattent pas, ceux qui ne sont pas mobilisés, dans les usines de guerre, contribuent au succès des armées alliées en versant leurs épargnes à la France.

Ils reçoivent un certificat de patriotisme en même temps qu'un certificat de Rente française.

En versant 700 francs, les souscripteurs s'assurent un revenu de quarante francs par an.

En versant 1.225 francs, ils s'assurent un revenu de soixante-dix francs par an.

En versant 1.750 francs, ils s'assurent un revenu de cent francs par an.

En versant 17.500 francs, ils s'assurent un revenu de mille francs par an.

En versant 35.000 francs, ils s'assurent un revenu de deux mille francs par an.

La Rente française est garantie contre toute conversion jusqu'en 1931.

Elle est exonérée d'impôt.

Elle sert de caution à tous ceux qui ont besoin de crédit.

Enfin, elle est assurée d'un large marché qui facilite toutes ses négociations.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Bouyssol le Marin (1)

IV

L'EMBARRASSANT WURSTMANN

Wurstmann, de Charlottembourg, courtier en quincaillerie, articles orthopédiques et divers, espion et officier de réserve de la marine d'Empire, avait en ce temps-là, et pour les besoins de sa noble profession, élu domicile à Patras. C'était une des plus dangereuses canailles entretenues en Grèce par l'argent allemand. Il le savait et en tirait une vanité extrême.

Ce soir-là il se promenait sur les quais, important et insolent, boudiné dans un complet jaquette et coiffé d'un melon gris en provenance directe de ce faubourg des élégances qu'est Charlottembourg, écrasant les pauvres flâneurs grecs de son chic et les empestant de l'odeur de son mauvais cigare. Ce n'est pas un des moindres maux par lesquels un Allemand signale sa présence que l'odeur des infectes contrefaçons chimiques de havane qu'il fume en guise de tabac — aussi les pauvres Grecs s'éloignaient-ils avec dégoût du rayon des bouffées orgueilleuses et nauséabondes. Mais Wurstmann n'en avait cure : il regardait vers le large les fumées d'un groupe de patrouilleurs. Il avait des raisons particulières de s'intéresser à ces choses, puisque c'était son métier de les observer. Indifférent à la beauté du coucher du soleil sur le golfe illustre dont les eaux baignent Missolonghi et Corinthe, il suivait les mouvements d'un des patrouilleurs, de coupe fort bizarre, qui, se détachant du groupe, faisait route sur le port.

Une relâche inopinée, c'était une de ces occasions guettées par Wurstmann et à la recherche desquelles il n'hésitait pas à traverser la Grèce sur les canaux des îles. Il devenait alors le monsieur parlant français que les matelots trouvent sur leur passage en allant aux provisions et qui leur indique les fins endroits, celui qui guide les cuisiniers vers les meilleurs marchands, leur fait faire leurs achats au meilleur compte, paye à boire et le reste — ce qu'on veut — à tout le monde. Mais le matelot est méfiant et s'il se saoule volontiers lui-même, il ne se laisse guère saouler par autrui. Le Boche en était généralement pour ses frais, mais un mot, un nom de port ou de bateau étaient pour lui des indices qui, saisis au vol dans la conversation des marins entre eux, lui étaient utiles pour l'élaboration des bulletins qu'il télégraphiait à Berlin. C'est pourquoi Wurstmann n'hésita pas à se poster aux environs de l'escalier d'accostage pour attendre le canot du patrouilleur, qu'il reconnaissait parfaitement d'ailleurs pour être le célèbre *Roussillon-V*, tout spécialement mentionné sur ses fiches.

A vrai dire, il eût mieux aimé un autre bateau que celui-là, dont le commandant, le fameux Bouyssol, n'avait été que trop redoutable aux agents allemands de l'Archipel. Mais quoi? Ne vaut-il pas mieux observer un ennemi dangereux qu'un ennemi inoffensif? D'ailleurs, Wurstmann savait que le *Roussillon-V* avait été exilé de la mer Egée un peu pour excès de zèle, et augurait qu'il devait être calmé. Lui se sentait ici, à Patras, à dix pas du consulat d'Allemagne, si bien protégé par la neutralité grecque, qu'il n'eut pas l'ombre d'une méfiance. Le canot arriva bientôt, chargé de paniers de provisions qui attestaient ses intentions pacifiques. A peine les matelots débarquaient-ils sur le quai, que l'espion les hélait en français.

— Bonjour, messieurs! Est-ce qu'un Grec, ami de la France, peut vous rendre service?

Bien sûr! En un clin d'œil, une demi-douzaine de marins du *Roussillon-V* entouraient l'Allemand et l'accablaient de questions : Y avait-il ici un fabricant de choucroute? Trouverait-on à acheter des muselières pour empêcher les escargots du bord de baver sur la salade? Le melon gris de Wurstmann oscillait au centre du cercle pressé des bonnets à pompons rouges autour duquel s'accumulaient les badauds, douaniers, soldats grecs et quidams de toute sorte. A quelques pas de distance un civil, qui n'était autre que Bouyssol lui-même, surveillait la scène, tout en ayant soin de ne laisser personne s'interposer entre son canot et lui. A un moment il fit un signe et aussitôt on entendit un cri lamentable : un quidam venait d'avoir son gros orteil nu solidement écrasé par le godillot d'un matelot, lequel se mit sur-le-champ à pousser des hurlements de porc qu'on égorge. Il y eut une bousculade dans laquelle les badauds grecs reçurent quelques petites bourrades dans les côtes pour les exciter. Étant en nom-

bre, et les matelots dessinant un mouvement de recul, ils s'excitaient en effet et le hourvari grandissait rapidement. Wurstmann levait bien les mains en l'air pour apaiser tout le monde, mais il était entraîné dans le remous et, tout à coup, un superbe croc-en-jambes, venu d'on ne sait où, le faisait basculer la tête la première dans l'eau du port. Là il se trouvait en compagnie de deux marins du *Roussillon-V*, qui le soutenaient en nageant vigoureusement vers le large. Les autres avaient dégringolé lestement dans le canot où Bouyssol était déjà à la barre. Un coup de gaffe et deux coups d'avirons et l'on repêchait Wurstmann tout éberlué, tandis que ses deux sauveteurs se hissaient à bord. Avant partout! Et souque, garçons! La nuit tombait. Sur le quai obscurci par le crépuscule, douaniers, soldats et quidams continuaient encore à s'expliquer à grands cris, que le canot abordait déjà le *Roussillon-V*.

Quand Wurstmann prit conscience de sa situation, les jetées de Patras s'éloignaient dans la nuit. Il comprit qu'il était au pouvoir du terrible Bouyssol et se jeta à ses pieds, pensant bien qu'il allait être fusillé sur-le-champ. « J'aurais mieux fait », disait Bouyssol dans la suite « de le faire jeter à l'eau ». Mais il ne prévoyait pas alors qu'on lui ferait presque un grief de son entreprise, si bien menée qu'elle n'avait pas distrait le *Roussillon-V* de sa patrouille pour plus de deux heures. Et il ne put jamais comprendre pourquoi Wurstmann, notoirement connu comme un des plus dangereux agents qui travaillaient contre nous et qu'il avait pu enlever grâce à l'exactitude de ses informations particulières, avait paru si embarrassant aux autorités françaises. Elles se le renvoyèrent de l'une à l'autre pendant longtemps. Je ne sais pas en fin de compte comment elles finirent pour s'en débarrasser, mais cela est sans intérêt.

Dans l'existence monotone des escadres, où le moindre incident fait sensation, l'arrivée de Wurstmann à Corfou, à Salonique, à Malte, dans d'autres rades encore, dont il n'est pas permis d'écrire le nom, fut un événement. Le gros homme se promenait tout le jour sur le pont du *Roussillon-V*, chargé de le détenir et de le trimballer. Il offrait tour à tour les apparences de la peur la plus abjecte et de l'arrogance la plus insolente selon qu'il appréhendait d'être traité en espion ou qu'il percevait l'embarras où l'on était de savoir que faire de lui. Les officiers se distrayaient à le regarder à la jumelle, et les aides de camp haussaient les épaules pour dire d'un ton mystérieux qu'il n'annonçait rien de bon pour notre ami :

— Encore une histoire de ce Bouyssol!

On était un peu agacé de voir ce légendaire capitaine de commerce réussir, même dans la mer Ionienne, accablée de torpeur, à trouver quelque chose à faire. L'amiral, chef de division, le fit mander. Galant homme que cet amiral, fin comme l'ambre, et qui aime dans Bouyssol cette activité insaisissable et cette frénésie d'action qui en firent, au milieu de notre flotte astreinte à une conduite patiente et monotone, un phénomène presque unique.

— Ah ça, monsieur! — lui cria-t-il d'une voix perçante — vous ne savez donc pas ce que c'est que la légalité? En vertu de quels ordres et de quel droit avez-vous enlevé ce Wurstmann?

— Excusez-moi, amiral — et Bouyssol, artiste incomparable, parlait d'une voix piteuse, lamentable de pauvre bougre — j'ai trop navigué pour apprendre la légalité, je ne connais que la nécessité. Cet espion nous était nuisible, alors!

— Allons donc! — et la voix de l'amiral s'était singulièrement radoucie — Dites donc que vous ne pouvez pas vivre sans histoires! Or, sachez-le bien, commandant, « pas d'histoires! », c'est la base sur laquelle repose la sagesse navale. Vos principes sont contraires? Ne le niez pas! Eh bien chacun ses opinions. Mais nous aurons du mal à vous faire décorer si vous ne restez pas un peu tranquille.

Il lui avait tendu la main en ajoutant d'un ton paternel où il y avait autant de compliment que de reproche :

— La vérité est que vous vous êtes jeté sur l'histoire Wurstmann comme un chien affamé sur une saucisse pourrie!

A. Larisson.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Profitant de l'avant-dernier relâche du lundi, je vais répondre brièvement à un de mes lecteurs qui ne me paraît pas comprendre la fonction de la Comédie-Française, son esprit, son but, sa raison d'être et surtout les deux principes sans lesquels elle ne saurait exister : Tradition et Association.

Le véritable artiste n'est point le fantaisiste qui « invente » des effets plus ou moins originaux, mais le comédien dont l'unique préoccupation est de nous restituer la pensée de l'écrivain; or, la Tradition n'est autre chose que la recherche et la conservation de cette pensée.

Et c'est au nom du principe d'Association que j'ai publié, l'autre jour, le petit tableau de l'état actuel de la Société des Comédiens français, et que je réclame pour chacun une part proportionnée à son talent, à son effort et à la somme de travail fournie depuis son entrée chez Molière. Ce principe est-il observé?... Je prends un exemple récent : Du samedi 7 au samedi 14 octobre, Raphaël Duflos a joué : le 7, *Préface du Marquis de Priola*; le 8, *Olivier de Jalin du Demi-Monde*; le 11, *M. de Ryon de L'Ami des Femmes*; le 12, le duc d'Aléria du *Marquis de Villemer*; le 14, le docteur Morey du *Duel*. Dans la journée, Raphaël Duflos met en scène la *Course du Flambeau*. Il est sociétaire à dix douzièmes depuis 1910! Depuis six ans, il n'a pas reçu la moindre augmentation! Eh bien! ou Raphaël Duflos est au-dessous de sa tâche dans ses divers rôles, et alors il faut liquider sa pension, puisqu'il compte plus de vingt ans de service; ou bien il tient son emploi à la satisfaction de tous et on a le devoir de l'élever à la part entière au moyen d'un rappel de douzièmes; C. Q. F. D. Traduisez : ce qu'il fallait dire.

Emile Mas.

La générale d'aujourd'hui. — Elle aura lieu au théâtre Antoine. Au programme : *Une Amie d'Amérique*, comédie en trois actes et quatre tableaux, de MM. Hanswylch et de Wallyne.

Aux Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, à 3 heures, premier concert Colonne-Lamoureux, spécialement consacré à la musique de l'Ecole française. La première partie sera dirigée par M. Camille Chevillard, la seconde partie par M. Gabriel Pierné.

Au théâtre Michel. — Le théâtre Michel annonce la dernière représentation de sa revue *Bravo! Vendredi*, il donnera la répétition générale d'une fantaisie nouvelle en trois actes de MM. Pierre Veber et Yves Mirande : *Une femme, six hommes et un singe*. Mlle Spéville, MM. Raimu et Louis Maurel sont en tête des interprètes.

Depuis la soirée d'ouverture du Théâtre de la Dauphine, 26, avenue Malakoff, tout le seizième arr. se donne rendez-vous dans cette coquette salle. Elle est devenue le casino mondain des notabilités parisiennes, et Louise Bailly, Paul Ardot, Alice Baylat se font applaudir dans la *Vedette* et *Sally-Perary*.

Le théâtre et les journaux des tranchées. — Une matinée tout à fait exceptionnelle va être donnée au théâtre du gymnase, le jeudi 26 octobre, sous le patronage de M. A. Jalmier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, et de M. Millerand, ancien ministre de la Guerre, au bénéfice de la Protection des Réformés n° 2 et de la Fraternité du spectacle.

Pour la première fois, on parlera à Paris des *Journalistes des Tranchées*. Le major Vève, fondateur du *Poilu*, l'ancêtre des journaux du front, racontera, entre deux séjours aux armées, l'histoire de tous les « canards » échos sur la ligne de feu.

Les Trente Ans de Théâtre. — L'Œuvre Française et Populaire des Trente Ans de Théâtre va reprendre ses représentations de faubourgs. La première de ces représentations aura lieu demain mercredi, à 8 h. 1/4, au Théâtre-Lyrique, 138, boulevard de Ménilmontant. Au programme : *la Veillée des Armes* et *la Marseillaise* (M. Albert Lambert fils, Mlle Madeleine Roch, sociétaires de la Comédie-Française); *Un Soir de balaille* (M. Paul Mounet, sociétaire de la Comédie-Française); *fragments de Manon* (Mlles Tissier, Pla, MM. Lheureux, Bellet, Berthaud, de l'Opéra-Comique); *Danses et Chansons d'Alsace* (Mlles Chasles, Camille Bos, de l'Opéra, Mlle Madeleine Bonnard); *Chansons* (M. Dranem); *Duos et chansons* (Mlle Marguerite Deval, M. Guyon fils).

MARDI 17 OCTOBRE

Comédie-Française. — A 8 h., *la Fille de Roland*. Opéra-Comique. — Jeudi, à 7 h. 15, *Manon*. Odéon. — A 8 h. 15, *Monsieur le Directeur*. Athénée. — A 8 h. 30, *Un Ju à la patte*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lysès). Capucines. — Mercredi, à 8 h. 15, *Tambour battant, le Plumeau*. Châtelet. — Mercredi, samedi et dimanche, à 8 h.; jeudi et dimanche, à 2 h., *les Exploits d'une petite Française*. Gymnase. — A 8 h. 20, *Tout avance*. Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de forges*. Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx, l'Infidèle*. Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bravo!* (dernière). Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*. Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Lemoiselle du Printemps*. Jeudi et dimanche, à 2 h. 30. (Centra 72-21.) Théâtre des Arts (Wagram 86-03). — A 8 heures, la *Seconde Madame Tanqueray* (Mme Berthe Bady). Matin. jeudi et dimanche. Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *ça gaze* (dernière). Cluny. — A 8 h. 15, *le Truc de la Boniche*. Théâtre de la Dauphine. — A 8 h. 30, la Revue. Louise Bailly, Paul Ardot. Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc. Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*. Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 h., *la Dame aux Camélias*. Trianon-Tyrique. — A 8 h. 15, *la Petite Bohème*. Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*. Variétés. — A 8 h. 15, *Kid* (Max Dearly). Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*. MUSIC-HALLS. ATTRACTIONS. CINEMAS Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 3 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions. Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *l'Or de l'Avare*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. Lundi, mardi, mercredi, mat. popul. à tarif red. Progr. spécial. Omnia-Pathé. — *Les Deux Gosses* (2^e partie); *Rigadin veut placer son drame*. Actualités militaires.

— Ma mère! Ah! mère, crie Meyer.
Jacottet, blessé, est devenu fou. Il doit se débattre avec furie. Les meubles sont renversés. Dans

MAISON FONDÉE EN 1817

LA COUR BATAVE

LA PLUS IMPORTANTE SPÉCIALITÉ DE BLANC

Actuellement
Nouveautés d'Hiver
et
Fourrures

Catalogue adressé franco sur demande.

41-43-45-47, Boulev. Sébastopol, PARIS

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE



Exiger ce portrait
d'appétit, aux idées noires, doit craindre
la MÉTRITE.

La femme atteinte de Métrite guérira
sûrement sans opération en faisant usage
de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infailible à la condition
qu'il soit employé tout le temps nécessaire.

La Jouvence de l'Abbé Soury guérit la
Métrite sans opération parce qu'elle est
composée de plantes spéciales, ayant la
propriété de faire circuler le sang, de
décongestionner les organes malades en
même temps qu'elle les cicatrise.

Il est bon de faire chaque jour des
injections avec l'Hygiénine des Dames
(la boîte 1 fr. 50).

La Jouvence de l'Abbé Soury est le
régulateur des règles par excellence, et
toutes les femmes doivent en faire usage à
intervalles réguliers, pour prévenir et
guérir: Tumeurs, Cancers, Fibromes,
Mauvaises suites de couches, Hémorragies,
Pertes blanches, Varices, Hémorroïdes,
Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre
les accidents du Retour d'Age, Chaleurs,
Vapeurs, Etouffements, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury dans toutes
pharmacies: le flacon, 4 fr.; franco gare, 4 fr. 60;
3 flacons, expédiés franco gare contre mandat-poste
12 fr. adressé Pharm. Mag. DUMONTIER, Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits), 292

2^e EMPRUNT 5 % DE LA DÉFENSE NATIONALE

*La France compte que chaque Français fera son
devoir, que chacun, dans la mesure de ses ressources,
apportera sa contribution à la Défense nationale.
L'égoïsme en temps de guerre est un acte coupable,
mais il est aussi une grande imprévoyance.*

(Discours de M. A. RIBOT, Ministre des Finances).

Souscrivez!

Et Echangez vos

BONS, OBLIGATIONS de la DEFENSE NATIONALE contre
des TITRES de l'EMPRUNT:

Ces titres sont le meilleur des placements.

Ils sont EXEMPTS D'IMPÔTS

et garantis contre toute conversion avant le 1^{er} janvier 1931.

Si vous avez :

Un Bon à trois mois de la Défense Nationale qui porte intérêt à 4.04 %

Un Bon à un an de la Défense Nationale qui porte intérêt à 5.26 %

Une Obligation de la Défense Nationale qui prime non complée, porte intérêt à 5.31 %

Transformez ces valeurs en RENTES 5 %

LIBÉRÉES et vous aurez 5.70 %

LES SOUSCRIPTIONS SONT REÇUES PARTOUT :

Caisse Centrale du Trésor, Trésoreries Générales, Recettes des Finances,
Perceptions, Recettes de l'Enregistrement, Bureaux de Postes, Caisse
des Dépôts et Consignations, Banque de France, Recette Municipale de
la Ville de Paris, Caisses d'Épargne, Banques et Établissements de Crédit,
Agents de change et Notaires.

la chambre, c'est le vacarme d'une lutte atroce
dont s'amusaient les Marseillais.

— Té, je tiens les pattes!

— Bouffré! qu'il a la vie dure!

— Tape à la tête, Marius.

— Bondiou, tu y passeras, marfaoutant!

On se heurte aux murailles. Un des malheu-
reux gardes revient à la cheminée. Des coups
sourds retentissent.

— Ça y est. Je le tiens!

— Grâce! Pitié! Ma mère! Ma mère!

Ignace, recroquevillé, ne perd pas une suppli-
cation, pas une injure, pas un cri de douleur et
d'atroce épouvante. Des coups sourds et encore
des coups auxquels répondent les hoquets déchir-
ants de la souffrance des deux martyrs.

— Té, moi je suis un grand cuisinier, je coupe
le homard vivant!

Vivant! Vivant! Meyer et Jacottet sont découpés
vivants!

Les monstres qui les supplicient rient aux éclats
et chantent.

Ignace entend les os qui craquent, les chairs
hachées, déchirées, arrachées.

— Té, voilà une patte...

— Hé, allons! la grosse pincel...

— V'lant! V'lant! dans la marmite.

Un à un, les sanglants débris sont lancés par la
fenêtre.

— Hé, si ça tombe sur la tête d'un patriote.

— Bé, il le mangera, son morceau de homard.
Je suis un fameux cuisinier...

Les brutes immondes ont consommé leur in-
fâme vengeance.

Ignace, le cœur soulevé, les yeux pleins de lar-
mes, à demi-évanoui de douleur, involontaire-
ment joint les mains pour invoquer Dieu devant
un pareil forfait. Il lâche prise et glisse et se
rattrape. Le bruit de sa chute a éveillé l'at-
tention des Marseillais.

— Té! il y a encore un homard dans la cre-
vasse. Les coquins vont tirer. Ils tirent en effet
dans la cheminée, mais Ignace rehissé dans le con-
duit de la fumée est arrivé à un coude. Les balles
ricochent sans l'atteindre.

Il est à l'abri.

Les Marseillais jurent au-dessous de lui.

Ignace, repris par une furieuse volonté de vivre,
fait de nouveaux efforts. Il travaille du dos et des
épaules. Il lui semble qu'il voit un peu de jour. Il
respire mieux. Encore plus haut. Il va gagner l'is-
sue à l'air libre, sortir de cette géhenne, respirer...
Il y est. Sa tête émerge du tuyau au-dessus des
toits. La lumière l'éblouit. Le corps à demi tiré
de la cheminée, en proie au vertige, il aspire l'air
à grandes lampées avides.

Dans le jardin qu'il aperçoit, la poursuite, le
massacre sans pitié continuent. Des coups de feu
retentissent. Des groupes d'hommes armés pour-
chassent les derniers gardes suisses. Des cadavres
jonchent le sol.

— Hé! toi, le homard, tu veux te changer en
z'oiseau ?...

Tout près de lui, par une lucarne, une tête
crépue surgit, un nez de chien de chasse fendu
par le milieu, des favoris en crosse de pistolet.
Jamais il n'oubliera cette figure... Et une voie fu-
rieuse lui crie :

— Tiens! toi, le homard, va-t'en rejoindre les
autres dans la bouillabaisse!

La main armée du massacreur au nez de chien
se tend vers Ignace, et une détonation éclate.
Ignace, terrifié, baisse la tête, rentre les épaules
et disparaît dans la cheminée avec une telle pré-
cipitation qu'il lâche prise des genoux et des
mains.

Emporté par son poids, épuisé, sans force pour
se retenir, sa chute l'entraîne jusqu'à l'âtre.

Du choc, il s'évanouit...

Ignace rouvre les yeux. Il revient à lui... La
tête vide, le corps douloureux, les reins brisés,
dans le premier moment il ne se souvient pas.
Où est-il ?...

Horreur !... Au bout de son effroyable dégrin-
golade à travers la cheminée, il a été projeté au
milieu de la chambre. Il gît dans une mare de
sang. Pourtant, il n'a aucune blessure profonde,
rien que de douloureuses contusions, des meur-
trissures. Il se souvient... Il gît dans le sang tout
chaud encore de ses malheureux camarades tail-
lés en pièces, sur le plancher. La chambre est
vide. Les immondes tourmenteurs sont partis...
Mais sur les murs, sur le plancher, sur les débris
des meubles épars, partout du sang, en plaques,
en jets, en traînées, atteste l'épouvantable lutte et
le carnage atroce.

Ignace se relève tremblant, effaré, chancelant...
Les yeux voilés, sanglotant, il retombe à genoux.
Ses mains, rougies et poissées du sang de Meyer et
de Jacottet dans lequel il s'est traîné, se lèvent
vers le ciel implorant pitié et vengeance. Sei-
gneur! Vengeance!

Mon Dieu, de pareils crimes ne peuvent pas de-
meurer impunis!

Ignace s'est remis debout. L'âpre désir de vivre
l'a repris. Si les Marseillais allaient revenir...
Comment fuir?

La force lui manque, il le sent, pour recommen-
cer encore l'ascension dans la cheminée. Il faut
quitter cette chambre. Et s'il sort dans les cou-
loirs des Tuileries où il entend des cris, des piéti-
nements, le grondement de la foule des massa-
creurs et des pillards qui mettent à sac le jardin,
qui volent et qui tuent, s'il sort et s'il est aperçu,
c'en est fait de lui.

(A suivre.)

UNE CORRIDA DANS LA RUE, A MADRID



Cela restera une affaire mémorable dans Madrid que cette évasion d'un taureau destiné à la corrida de la plaza madrilène, et qui, prenant sa course à travers les rues, engagea bravement le combat contre la multitude des citadins, heureux de pratiquer leur sport favori, et, selon leurs préférences, *banderilleros* ou *picadores*. Le taureau, à la fin, fut vaincu, mais chacun s'accorda à reconnaître qu'il s'était magnifiquement défendu.

LA DÉFENSE DE NOS COTES



flotte de monitors anglais,
Ayuntamiento de Madrid

en haute mer croise une